

« C'est encore pire qu'il y a un an » : une situation incertaine pour les Ukrainiens réfugiés dans cette commune

Les Ukrainiens Anna et Artem Derbenets, avec leurs enfants Nikita et Timofiy, 11 et 9 ans, sont installés à Saint-Chef depuis près de quatre ans. Pour eux, la situation actuelle en Ukraine, jugée « horrible », ne leur permet pas de revenir dans des conditions saines.

Propos recueillis par Lucette Gabriel - 21 févr. 2026 à 06:05 - Temps de lecture : 2 min



Anna et Artem Derbenets, 42 et 46 ans, avec leurs enfants Nikita et Timofiy, 11 et 9 ans, sont réfugiés à Saint-Chef depuis le 27 mars 2022. Photo Lucette Gabriel

Réfugiés ukrainiens, Anna Derbenets et ses enfants Nikita et Timofiy, ainsi que les parents d'Anna, ont emménagé à Saint-Chef fin mars 2022 dans une maison mise à disposition par Marie-Paule et Christian Guillermand. Après avoir été libéré de ses obligations militaires, Artem, le père de famille, les a rejoints à l'été 2023. Les parents d'Anna sont retournés en Ukraine.

Bientôt quatre ans après son arrivée en Nord Isère, la famille ne peut que constater « une situation horrible, stagnante et incertaine ». Entretien.

Comment analysez-vous la situation actuelle en Ukraine ?

« C'est encore pire qu'il y a un an. Nous ne voyons pas de faits qui donnent de l'espoir. Il y a toujours plus de drones, plus de missiles sur Kiev, plus de coupures d'électricité alors qu'il fait très froid en Ukraine. Vladimir Poutine joue avec ces conditions difficiles. Notre chance est que la Russie semble économiquement affaiblie et a moins de pays qui la soutiennent. C'est mieux aussi que Trump ait amélioré son comportement vis-à-vis des Ukrainiens. À voir s'il ne change pas encore de stratégie. »

Est-ce vous pensez pouvoir retourner en Ukraine prochainement ?

« Non, pas pour le moment. Nous ne souhaitons pas mettre nos enfants en danger. Nous avons fait les démarches pour une demande d'asile. Elle a été refusée car nous habitons à 150 km de Kiev, dans la région de Zhytomyr, qui est considérée comme moins dangereuse. Alors, nous avons fait un recours qui n'a pas abouti mais notre titre de séjour a été renouvelé. Jamais nous ne pensions que cette guerre durerait si longtemps. Nous n'étions partis qu'avec un sac à dos, on croyait rentrer rapidement chez nous. »

« À plus de 40 ans, on recommence tout à zéro »

Vous avez trouvé une deuxième famille et êtes bien intégrés en France ?

« Oui, complètement ! Marie-Paule et Christian sont extraordinaires. Je ne sais pas si un jour nous pourrions les remercier pour tout ce qu'ils font pour nous. J'ai l'avantage [Anna, NDLR] de parler français et anglais et d'avoir trouvé du travail tout de suite grâce au réseau que j'avais déjà. Artem a appris le français. Il est au niveau 2 et a encore des progrès à faire (rires). Il a trouvé du travail dans la logistique. Bien sûr, nous n'avons pas le même niveau professionnel qu'en Ukraine, surtout Artem qui était chef d'entreprise. À plus de 40 ans, on recommence tout à zéro. Mais nous sommes tout de même privilégiés ici. Nos enfants sont bien intégrés, ils ont des copains, ils travaillent bien à l'école et n'ont pas envie de partir de Saint-Chef ».

Témoignage

Quatre ans après le début de la guerre : que sont devenus les Ukrainiens du Nord-Isère ?

Il y a 4 ans, le 24 février 2022, La Russie lançait son offensive sur l'Ukraine. Un conflit qui perdure alors que l'élection de Donald Trump n'a pas, pour l'instant, changé la donne. La guerre a déjà fait plusieurs milliers de victimes et a bouleversé le quotidien des Ukrainiens. Certains d'entre eux ont trouvé refuge en Nord-Isère et sont restés.

Tim Buisson - 20 févr. 2026 à 12:30 | mis à jour le 20 févr. 2026 à 12:58 - Temps de lecture : 4 min



La famille Tchernov, composée de Gregori, son épouse Luda et leurs enfants, David, Maria (absente lors de la photo) et Léo sont installés à Vienne. Ils espèrent toujours pouvoir retourner dans leur pays un jour. Photo Guillaume Drevet

Dans un angle du salon, un drapeau de l'Ukraine jaune et bleu, est accroché au mur. « C'est pour les petits, pour ne pas qu'ils oublient », explique Gregori Tchernov. La [guerre entre la Russie et l'Ukraine](#) a percuté leur vie le 24 février 2022. À cette époque, avec sa femme Luda et leurs trois enfants David, Maria et Léo, ils habitaient à Soumy, une ville frontalière avec la Russie, située au nord-ouest de Kharkiv.

Ils sont arrivés en France peu de temps après et [habitent en vallée de Gère, à Vienne](#). Quatre ans après le début du conflit, ils sont toujours suspendus aux informations - en Français désormais - pour savoir ce qui se passe dans leur pays d'origine. « La situation est beaucoup plus compliquée », lâche Gregori

Tchernov. Sa compagne a toujours de la famille dans la région de Soumy. Elle ne les a pas revus depuis leur départ.

En Ukraine, l'hiver est rude cette année. Il a fait jusqu'à - 30 °C dans certaines villes. « Les Moscovites bombardent pour couper l'électricité et le chauffage. Ils pensent que les civils vont se dire qu'il faut arrêter. » La population se retrouve parfois sans courant pendant plusieurs dizaines d'heures. Avec les membres de la communauté ukrainienne de Lyon, Gregori Tchernov envoie du matériel et de l'argent pour soutenir ceux qui sont restés. « Il faut aider, si tout le monde quitte le pays, c'est fini l'Ukraine. »



Zinaida Symonenko est arrivée en France avec son fils Myroslav en avril 2022. Photo Tim Buisson

« Un petit morceau de moi est resté là-bas »

Zinaida Symonenko est arrivée en France le 4 avril 2022 avec son fils Myroslav alors âgé de 4 ans. « Ce fut une décision difficile et angoissante. » Elle habitait Slavutych, une ville au nord de Kiev, à côté de la frontière avec la Biélorussie. « Lorsque la guerre a commencé, la livraison de produits était limitée et nous vivions sans électricité. Pour cuisiner, nous devions faire du feu dehors. »

Avec son fils, ils ont d'abord rejoint la Pologne où vivait sa fille, puis ils ont continué vers l'Allemagne avant d'arriver à Paris. Le voyage a duré environ cinq jours. « Je suis profondément reconnaissante envers tous ceux qui nous ont soutenus dans cette période difficile. » Elle vit aujourd'hui à Sainte-Colombe et cumule deux emplois dans le domaine du ménage. Parler en Français reste difficile, elle suit des cours au club Léo-Lagrange de Vienne (voir encadré ci-contre).

C'est par Whatsapp qu'Anastasiya* nous raconte son périple pour venir en France. Alors que nous la contactons, elle se trouve en Crimée pour rendre visite à sa famille. Elle nous explique : « Jusqu'en 2014, il y avait un aéroport international à Simeferopol. Maintenant, je prends l'avion jusqu'à Istanbul puis le train. Avant il fallait 2 h 30, maintenant il faut deux jours et demi ». Son frère, ses nièces et des amis sont restés dans cette région annexée il y a 12 ans par la Russie.

Sa vie a été bouleversée par la guerre en Ukraine. Elle devait se marier en avril 2022 avec un Français rencontré six ans auparavant. Son billet d'avion a

été annulé en février lorsque les chars russes ont envahi son pays. « Je n'arrivais pas à y croire. »

Elle a finalement pu venir en France en octobre mais son fils est resté à Kiev. Les hommes n'ont pas l'autorisation de quitter l'Ukraine. Âgé de 24 ans aujourd'hui, il travaille dans une clinique médicale. « Un petit morceau de moi est resté là-bas, maintenant c'est dangereux à Kiev, il y a des drones. » Avec son époux, ils se sont mariés le 14 décembre 2022 dans le village où ils habitent à côté de Vienne. « Nous avons convenu de fêter le mariage lorsque la guerre sera terminée pour que nos deux familles puissent se rencontrer. »

« Je n'ai pas confiance en Trump, il s'intéresse à l'Ukraine juste pour gagner de l'argent »

La paix, elle n'y croit pas vraiment. « Je ne sais pas, en Crimée, la population est très divisée entre les soutiens à la Russie et ceux qui sont contre. Beaucoup de familles ne se parlent plus. » La propagande russe a amplifié le phénomène. « Poutine pense qu'il peut réussir encore, il n'y a pas de contradiction, pas d'opposition. Il ne va pas s'arrêter. »

« La situation en Ukraine reste très douloureuse pour moi. Même en sécurité, il est impossible de ne pas penser à ceux qui sont restés là-bas. Je rêve sincèrement de paix », insiste Zinaida Symonenko.

L'imprévisibilité du président américain ne rassure pas Gregori Tchernov, au contraire. « Je n'ai pas confiance en Trump, il s'intéresse à l'Ukraine juste pour gagner de l'argent. Les principes démocratiques, ça ne compte pas pour lui ». L'entrevue entre les présidents américains et Ukrainiens le 28 février 2025 à la Maison blanche l'a marqué. « C'était horrible ».

À lire aussi : Isère. « Pour certains, c'était difficile de s'intégrer » : ils avaient aidé des Ukrainiens lors de leur arrivée en 2022

Avec sa famille, il espère pouvoir retourner dans leur pays d'origine un jour. « Merci à la France mais ce n'est pas notre maison. Il ne faut pas oublier, si l'Ukraine tombe, la France va payer plus pour se protéger. L'aide, c'est beaucoup moins cher que d'aller faire la guerre. »

*Le prénom a été changé.

« Pour certains, c'était difficile de s'intégrer » : ils avaient aidé des Ukrainiens lors de leur arrivée en 2022

Habitants à La Bâtie-Montgascon ou à Bourgoin-Jallieu, plusieurs personnes avaient accueilli des familles ukrainiennes en 2022. Quatre ans après, ils racontent leurs expériences positives.

T.B - 20 févr. 2026 à 15:03 | mis à jour le 20 févr. 2026 à 15:04 - Temps de lecture : 2 min



Vladimir et Katerina Abeava, dans leur boutique à La Tour-du-Pin, ont aidé plusieurs ukrainiens à s'installer en Isère pour quelques mois. Photo Pauline Seigneur



Mardi 14 mai, Didier Ramhit, habitant de Bourgoin-Jallieu, va héberger des cyclistes engagés dans un Tour de France solidaire pour sensibiliser à la question de l'exclusion parentale. Un geste que lui et sa famille ont déjà fait il y a deux ans en accueillant des Ukrainiens. Photo Lisa Rodrigues

Katerina Abaeva habite La Bâtie-Montgascon. Originnaire d'Ukraine, elle est arrivée en France en 2011. C'est tout naturellement qu'elle est venue en aide aux réfugiés en 2022. Avec son mari Vladimir, ils ont accompagné trois familles, logées à La Tour-du-Pin et aux Abrets-en-Dauphiné. Tous sont repartis en Ukraine. « Pour certains, c'était difficile de s'intégrer », explique Katerina Abaeva.

Sa mère vit toujours en Ukraine, même si elle est plutôt éloignée du front, elle s'inquiète pour elle. « Il y a toujours des drones qui peuvent passer. » Quatre ans après le début de la guerre, elle ne voit pas la situation s'améliorer prochainement. « Je n'ai pas d'espoir. Pour Trump, c'est juste du business. » Elle évoque aussi la corruption qui gangrène son pays. « Des gens pourrissent le système. »

« Très vite, elles ont réalisé qu'elles ne pourraient pas rentrer »

À Bourgoin-Jallieu, Didier Ramhit a ouvert sa maison à deux familles durant 10 mois. « C'était presque un réflexe naturel face à l'horreur. » Il avait rencontré une Ukrainienne lorsqu'il était à Dublin et lui a proposé son aide. Elle l'a redirigé vers d'autres compatriotes. « La logistique à la maison n'a pas toujours été simple mais on a formé une vraie communauté. » Les Ukrainiennes ont ensuite eu un appartement à Colonges-sous-Salève, en Haute-Savoie, où elles ont notamment pu suivre des cours de français au sein du campus Adventiste du Salève.

« Très vite, elles ont réalisé qu'elles ne pourraient pas rentrer. » Il est toujours en lien avec les Ukrainiennes qu'il avait accueilli. Yuliia et ses deux filles sont revenues vivre à Bourgoin-Jallieu et se sont rapidement intégrées. « A contrario des autres réfugiés et exilés, eux ont eu des portes ouvertes de partout. On voit que l'intégration marche quand les conditions sont réunies », insiste Didier Ramhit. Anastasia, l'autre Ukrainienne qu'il avait hébergée, est partie vivre avec son nouveau compagnon à Tahiti. « Pour son mariage, elle m'a demandé de l'accompagner à l'autel. »

À lire aussi : Témoignage. Quatre ans après le début de la guerre : que sont devenus les Ukrainiens du Nord-Isère ?

Agathe anime des ateliers sociolinguistiques (ASL) au club Léo-Lagrange à Vienne. « Il y a un aspect apprentissage de la langue bien sûr mais aussi un côté social. Le but, c'est de faciliter leur intégration ». Sept Ukrainiennes suivent ses cours parmi 19 nationalités, il y a même des Russes. « J'appréhendais un peu au début mais tout s'est bien passé. Les Ukrainiens parlent russe et on n'évoque pas la politique en classe ».

Témoignage

Olga, réfugiée en France depuis quatre ans : « Je n'envisage plus de retourner vivre en Ukraine »

Olga Dubovych compte parmi les premiers Ukrainiens à avoir trouvé refuge en France, en Alsace, dans le petit village de Durlinsdorf situé tout près de la frontière suisse. Elle y est arrivée le dimanche 27 février 2022, trois jours après le déclenchement de la guerre par la Russie. Longtemps elle a pensé que cet exil ne durerait que quelques jours. Aujourd'hui, elle n'envisage plus de retourner vivre en Ukraine.

Cécile Fellmann - Aujourd'hui à 07:15 - Temps de lecture : 3 min



« Ce avec quoi je suis encore le plus mal à l'aise aujourd'hui, c'est la différence de mentalités entre Ukrainiens et Français. On me trouve trop franche, trop directe. Vous êtes polis, mais c'est parfois très enrobé et seulement des mots », raconte Olga Dubovych. Photo EBRA/L'Alsace/Francis Kittler

Ce sac à dos floqué du nom de l'entreprise pour laquelle elle était comptable dans la banlieue de Kiev, Olga Dubovych l'a longtemps « détesté ». Trop orange, trop flashy, trop voyant. Aujourd'hui, elle y tient beaucoup. « Tout ce qui s'est passé depuis quatre ans, il n'y a que lui et moi qui l'avons vu, le savons », partage-t-elle. Au matin du 24 février 2022, quelques heures après le déclenchement de la guerre par la Russie, c'est ce sac qu'Olga prend pour tout bagage de sa vie d'avant au moment de fuir et de laisser derrière elle son pays et une partie de sa famille.

Après un périple de trois jours et 2 000 kilomètres à travers l'Europe, Olga, 43 ans à l'époque, trouve refuge en France, à Durlinsdorf, un petit village situé au pied des premiers contreforts du Jura alsacien, à la frontière suisse. Là, elle est accueillie dans la famille de René et Yolande Ruetsch, un couple qu'elle connaît depuis plusieurs années.



Le sac à dos – son seul bagage – avec lequel Olga a quitté son pays à la hâte le 24 février 2022, le jour du déclenchement de la guerre en Ukraine par la Russie. Photo EBRA/L'Alsace/Francis Kittler

Aujourd'hui, c'est chez elle, à Riespach, un autre petit village du Haut-Rhin, qu'Olga accueille. « J'ai emménagé ici il y a cinq mois », raconte celle qui est désormais assistante dans un cabinet d'avocats après avoir travaillé dans la restauration.

Hautes-Alpes

Quatre ans d'exil en France : « Notre esprit est toujours en Ukraine »

Le 24 février 2022 marque les quatre ans de l'invasion russe en Ukraine. Iuniia Leliukhina et sa famille ont fui la guerre pour venir dans les Hautes-Alpes. Ce mardi à Gap, elle participe à une journée de soutien aux Ukrainiens.

Flavien Osanna - Hier à 15:38 | mis à jour hier à 15:52 - Temps de lecture : 3 min



Iuniia Leliukhina, 41 ans, est Ukrainienne. Elle a fui l'invasion russe avec sa famille en 2022. Elle vit aujourd'hui à Gap avec son mari et leurs deux enfants. Photo Flavien Osanna

Pour Iuniia Leliukhina, la guerre en Ukraine n'a pas commencé le jour de l'invasion russe, le 24 février 2022, mais en 2014. Sa famille a dû quitter Louhansk, territoire occupé par les Russes, pour se réfugier à Kiev, la capitale. Il y a quatre ans, après le déclenchement de l'offensive par Vladimir Poutine, elle a fui son pays pour la France en compagnie de ses parents, de son mari et de leurs deux enfants.

Ils sont arrivés à Orpierre, un village haut-alpin qui a accueilli d'autres réfugiés ukrainiens. Une situation temporaire pensait-elle au début. « Une semaine, deux semaines, un mois, deux mois... On ne savait pas combien de temps nous allions rester. La guerre a continué. Quand nous avons compris qu'elle allait durer, on a décidé de venir s'installer à Gap. Il y a ici plus de possibilités en termes d'éducation, de loisirs. C'était mieux pour nous. »

« On essaie de s'adapter à la culture française »

Avec la protection temporaire accordée aux Ukrainiens, Iuniia et son mari Vladyslav disposent d'une autorisation provisoire de séjour à renouveler tous les six mois. Ils peuvent travailler, recevoir des aides financières, avoir accès aux soins médicaux et inscrire leurs enfants à l'école.

Iuniia est artisane de métier, et s'investit au sein d'associations venant en aide aux Ukrainiens. Ils sont environ 350 à vivre actuellement dans les Hautes-Alpes. « On essaie de s'adapter à la culture française. Nous avons rencontré des gens solidaires avec l'Ukraine. Nous leur sommes très reconnaissants », dit Iuniia.

Mardi 24 février 2026, Iuniia Leliukhina et sa mère Zhanna, professeure de violon qui vit à Laragne-Montéglin, chanteront des chansons ukrainiennes lors d'un concert en soirée à l'église Saint-Roch de Gap, dans le cadre d'une journée de solidarité orchestrée par [l'Arasfec](#) (Association régionale d'aide sociale, familiale et d'échanges culturels). Un peu plus tôt dans l'après-midi, un rassemblement en soutien aux Ukrainiens a lieu près de la préfecture et du conseil départemental (lire par ailleurs).

L'impossible retour ?

Pour Iuniia et sa famille, cette date du 24 février revêt une signification particulière. « Le jour de l'invasion russe, c'est comme si notre univers disparaissait, raconte-t-elle, la gorge nouée. Tout ce en quoi nous avons cru a été détruit. Notre vie a été détruite. Nous avons juste pris nos enfants, nos valises et nous sommes partis. Cette date me procure encore beaucoup d'émotion. Aujourd'hui, nous réalisons que nous ne pourrons jamais retrouver notre vie passée. Il n'y a aucun chemin pour cela. On est venu en France pour nos enfants, pour les protéger. Si physiquement nous sommes ici, en lieu sûr, notre esprit est toujours en Ukraine. » Iuniia garde une pensée pour son frère. Le soldat ukrainien a été blessé sur le front, et se trouve depuis six mois à l'hôpital de Kiev.